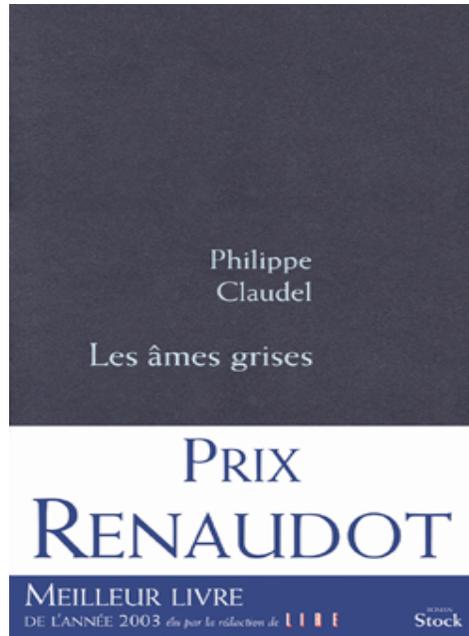


GUIDE DE LECTURE



LES ÂMES GRISES

par
Philippe Claudel

2005 Sélection

ONE BOOK – ONE FEDERATION
Federation of Alliances Françaises (USA)

Comité de sélection
One Book – One Federation 2005

Martine Cambor (AF Indianapolis)
Elaine Harris (AF Chicago)
Jean Leblon (AF Seattle)
Cindy Marrs (AF Saint Louis)
Isabelle Martinez (AF Buffalo)
Martine Meyer (AF Milwaukee)
H. Randolph Williams (AF Chicago)

GUIDE DE LECTURE

LES ÂMES GRISES
PAR PHILIPPE CLAUDEL

TABLE

Philippe Claudel et le roman	4
Biographie	4
Bibliographie	4
L'écrivain dans ses propres mots	4
La critique	6
Et, enfin, le cinéma	7
Le roman dans la tradition littéraire	8
Le roman dans son endroit et son époque	10
La discussion du roman avec le groupe de lecture	13



Philippe Claudel, né en 1962, agrégé de français, a choisi, après quelques années de lycée, d'enseigner à des enfants handicapés moteur, à la maison d'arrêt de Nancy, puis à l'Université de Nancy II (Anthropologie culturelle et Littérature).

Son roman *Les âmes grises* a reçu le Prix Renaudot en 2003.

Il devient en 2004, directeur d'une nouvelle collection de romans chez Stock. Le pari d'« Ecrivains » ? Publier quatre fois par an des textes d'écrivains avec pour seule contrainte que le vin serve de toile de fond ou soit simplement évoqué.

Bibliographie

- o *Meuse l'oubli*. Éditions Balland, 2000.
- o *Le Café d'Excelsior*. Éditions La Dragonne, 2000.
- o *Barrio Flores*. Éditions La Dragonne, 2000.
- o *J'abandonne*. Éd originale Balland 2000 / Éditions Gallimard Folio 2002.
- o *Quelques uns des cent regrets*. Éditions Balland, 2000.
- o *Au revoir Monsieur Friant*. Éditions Phileas Fogg 2001 (essai).
- o *Le Bruit des trousseaux*. Éditions Stock, 2002 / Éditions Livre de poche 2003.
- o *Nos si proches orientes*. Éditions National Géographique, 2002.
- o *Les Petites Mécaniques*. Éditions Mercure De France, 2003 (recueil de nouvelles couronné par le prix Bourse Goncourt de la nouvelle 2003).
- o *Les Âmes grises*. Éditions Stock, 2003. Renaudot, 2003
- o *Trois petites histoires de jouets*. Éditions Virgile, 2003.
- o *Mirbaela*. Éditions Aencrages.

L'écrivain dans ses propres mots

Le Nouvel Observateur. – *Pourquoi l'émotion française à propos de la guerre de 14-18 est-elle toujours aussi vivace et ne cesse-t-elle de croître?*

Philippe Claudel. – Je ne suis ni historien ni sociologue, ma réponse ne peut donc être que très naïve: j'ai toujours eu le sentiment que 14-18 inaugurerait le règne de l'effroyable et de la mort industrielle dans lequel le monde est entré à partir du xxe siècle. Cette guerre est aussi venue comme un contrepoint définitif aux possibilités de bonheur, de vie meilleure que les sociétés industrialisées voyaient alors se dessiner. Comme si ce que l'on gagnait d'un côté il fallait le détruire de l'autre. Et la modernité me paraît se résumer dans cette attitude qui consiste à régresser vers la barbarie lorsque l'espoir de l'apaisement est à portée de main. Aussi, par rapport à ce constat, avons-nous peut-être aujourd'hui la peur d'un péril à venir, d'un bégalement de l'histoire, qui prendrait bien sûr une autre forme que la guerre de 14-18, mais qui serait aussi terrible, et programmatique d'une nouvelle régression de l'humanité vers l'ombre. Ce n'est donc pas seulement le fameux devoir de mémoire qui dicte cette émotion dont vous parlez, mais la réactualisation toujours potentielle de la sauvagerie de jadis.

N. O. – *Quels sont les lieux qui, pour vos livres, vous ont particulièrement inspirés?*

P. Claudel. – Ils sont de deux ordres: d'une part, les lieux physiques, que je connais et où je vis: cette Lorraine sans cesse traversée, labourée, violée par les guerres, et cela depuis des siècles. La Première Guerre mondiale, pour ne parler que d'elle, a laissé dans le paysage des plaies qui, un siècle plus tard, se sont à peine refermées. Le monde entier connaît Verdun, devenu aujourd'hui Centre mondial de la Paix, mais j'avoue que ce n'est pas le lieu qui m'émeut le plus. Me touchent davantage les lieux anonymes, innombrables villages et leurs monuments aux morts, petits cimetières, champs, buttes, coteaux, forêts. La nature n'y a que faiblement repris ses droits. Elle n'est pas encore parvenue à effacer les traces. D'autre part il y a des lieux intimes, intérieurs, immatériels, qui naissent de l'humus des récits, des conversations perçues dans l'enfance, des lectures, des images d'archives. Ces lieux-là, qui n'existent pas sur des cartes, sont avant tout ceux que j'explore dans l'écriture, lorsque l'imagination et la remémoration les exhibent soudain, au détour d'une ligne, de façon saisissante.

N. O. – *Avez-vous utilisé des archives, enquêté sur le terrain, recueilli des témoignages?*

P. Claudel. – Dans mon livre, la guerre de 14-18 est une sorte de présence-absence. Je suis incapable de mener un travail d'enquête, de dépouillement d'archives. Je suis plutôt un écrivain d'instinct. Depuis l'enfance, j'ouvre les yeux et le cœur à ce que l'on me dit. J'écoute. Je suis peut-être trop sensible. Ma peau est mince, ce qui fait que tout s'imprègne dans ma chair, les beautés et les terreurs. Quand je songe à tous ces hommes de 14-18, si jeunes, morts par dizaines de milliers, chaque jour, ces destins arrêtés, ces amours mortes, ces veuves de 20 ans, c'est comme si chaque jour une part de moi-même rejouait cette mort à la vie et à l'amour – qui est la seule grande lueur de notre existence – dans une infinie représentation théâtrale et humaine. Je suis dans ce cycle de la douleur et de la dette. Il n'est pas besoin de montrer pour faire voir, de dévoiler pour faire sentir. Je voulais être de l'autre côté de la guerre – celle de 14-18 comme de toutes les autres –, derrière son masque, pour tenter de dire au mieux son visage intérieur.

N. O. – *Comment transforme-t-on le réel historique en roman?*

P. Claudel. – Il se transforme seul peu à peu en fiction. Lorsqu'il est raconté, mis en images, et que le temps qui passe ajoute son tremblé à ce qui est déjà représentation – même historique –, tout cela devient pour nous qui n'avons pas vécu directement l'événement une fiction, ce qui dans mon esprit ne rime pas avec mensonge. La fiction est sans doute le moyen que l'homme a inventé pour rendre davantage vrai, et toujours immédiat, ce qui ne peut plus être appréhendé par l'expérience. Le roman est une mécanique d'apparition. En dehors du fait que 14-18 me touche pour des raisons très familiales, j'ai conscience que les guerres sont des moments où les peuples sombrent, se perdent. L'action principale des «Ames grises» se situe en France, près du front, en 1917, mais curieusement, en écrivant, la guerre qui me hantait c'était celle qui a ravagé l'ex-Yougoslavie. Les guerres sont d'immenses suicides collectifs. Dans ces contextes, face à la mort quotidienne de milliers d'êtres, que vaut le meurtre d'un seul, d'une seule en l'occurrence? J'ai trop souvent l'impression que le nombre seul donne le sentiment de l'horreur, pourtant, lorsque l'on tue un humain, c'est bien l'humanité que l'on tue. C'était vrai à l'époque. C'est toujours vrai.

Propos recueillis par Jérôme Garcin et Jeanne de Ménibus

Le Nouvel Observateur

Semaine du jeudi 6 novembre 2003

La critique

LES 20 MEILLEURS LIVRES DE L'ANNÉE: LES ÂMES GRISSES N°1

Dans ce roman de très belle facture, où l'émotion affleure, toujours retenue par la pudeur un peu farouche de celui qui rapporte cette affaire - «l'Affaire», écrit-il même -, c'est bien le gris qui l'emporte, non pas le gris de la mort, partout présente, ni le gris du temps, ni le gris de la lâcheté humaine, mais un autre gris, celui, obsédant et lumineux, de ces «âmes» torturées par le mal, un mal plus immatériel, plus profond que le crime qui les occupe, auquel toutes, à des degrés divers, ont participé. Il émane de ces pages une beauté grise et envoûtante qui tient tout autant à l'arrière-plan historique, la fameuse année 1917 marquée par les mutineries et les désertions dans l'armée, qu'à l'intimité de ces créatures jetées dans le désordre de leurs passions.

*par Daniel Bermond, La rédaction de Lire,
Lire, décembre 2003 / janvier 2004*

PHILIPPE CLAUDEL, L'ÉCRITURE DE LA PATIENCE

Issu d'un milieu modeste - ses aïeux sont des paysans vosgiens, une lavandière et un ouvrier de Ménilmontant - Philippe Claudel a une enfance « éblouissante », puisque ses curiosités y sont sans réserve encouragées. Quand il quitte Dombasle pour l'internat, à Lunéville, il s'endurcit, d'abord fragilisé par la violence du contraste, mais soutenu bientôt par les amitiés fortes qu'encourage l'épreuve d'un sort commun. Les mercredis de sortie, il boit avec ses potes à l'ombre du château de Stanislas. C'est l'ère punk. Il s'y retrouve, en révolte sans être révolutionnaire, porté par cette musique violemment adolescente. Les Ramones, les Clash, les Sex Pistols. Et l'écriture, qui explore toutes les pistes, scénarios - de film comme de BD -, poèmes et lettres enflammées. Finalement il se recentre sur ce qui lui paraît le moins gratuit, mais tranche sans appel, et sans fausse modestie : « C'était très médiocre. » Aussi ne ressort-il rien de ses tiroirs. « On n'est pas tenu de publier. On doit un certain respect au lecteur. »

Comment s'opère l'alchimie qui fait qu'« un jour ça devient moins mauvais » ? Il s'interroge encore. La maturation comme une maturité neuve ? Le fruit de joies et de douleurs, de « fuite vers les ans », de regrets et d'avancées intimes ? Il se retranche, pudique, vers l'explication technologique. Lui qui eut toujours une écriture manuscrite douloureuse est transporté par l'usage de l'ordinateur. « J'étais illisible. Enfin, l'écrit devenait clair et n'avait plus qu'une vitesse, celle de l'idée coïncidant avec celle de sa trace. » Un miracle dont il aime aussi le secret. « On corrige sans laisser de traces. C'est net et sans préhistoire. C'est déjà dans le livre, en somme, dès l'écran. » De fait, il ferme à tous « la porte de la cuisine », ne montrant à ses éditeurs - Richard Millet, que lui fait connaître l'écrivain Jean-Claude Pirotte, avant Jean-Marc Roberts - qu'un texte définitif. « Quand je remets un manuscrit, il est comme je voulais qu'il soit et pas autrement. » Seule Dominique, son épouse, dont en 1983 la rencontre, capitale, arracha le jeune punk au désœuvrement, a accès au laboratoire. Mieux : conscient de l'exigence et de la justesse de son jugement, Philippe insiste : « C'est presque une écriture à deux. »

L'homme est prompt à reconnaître ses dettes, les pensionnaires de son panthéon, Nerval, Borges, Céline, Proust ou Dostoïevski, Simenon et Giono, mais aussi Calet ou Hardellet, auquel il consacra sa thèse. Aujourd'hui maître de conférences de « littérature et anthropologie culturelle » à Nancy, cet agrégé de lettres qui enseigna plus de dix ans en prison - il se consacra ensuite aux jeunes handicapés - reconnaît que le moteur de son écriture est peut-être « l'orgueil, la conscience d'être plus utile là qu'ailleurs ». Ultime pirouette pour masquer la compassion, la solidarité et l'humanité profonde de l'homme et qui ont fait plébisciter Les Ames grises.

Philippe-Jean Catinchi
Le Monde 24.12.03

Encore une fois, les chapitres possèdent la beauté, l'âpreté et la lenteur de cette terre lorraine où l'acier est mémoire jusque dans les veines des arbres que les bûcherons débitent, ces jours-ci, pour cause de tempête en jurant contre les éclats d'obus qui depuis les temps des tranchées se mêlent aux fibres du bois et cassent les lames des tronçonneuses. " Je suis né à Dombasle, je suis heureux d'y vivre, même s'il y a un peu de hasard dans cette situation. Ce décor, cette ambiance, ces visages me sont nécessaires. Je crois beaucoup à la mémoire. J'ai le sentiment d'une dette, d'écrire pour ceux qui ne sont plus là. " Attention, cependant, Philippe Claudel n'a rien de ces écrivains régionalistes qui enferment leurs mots derrière les grilles d'une frontière administrative. Il est plutôt de ces artisans patients qui, forts d'une culture passée, transmise, atteignent à un universel capable de toucher tout un chacun, avec même, en prime, cette petite griffe de douleur que l'émotion juste, communique. Malin, il sait mener ses lecteurs jusqu'à ses personnages plein d'une réalité toute en démesure, mais que seuls les observateurs attentifs peuvent déceler derrière l'opaque d'un quotidien trop souvent banalisé. Styliste redoutable, et fin stratège, il sème, sans avoir l'air d'y toucher, ici et là, au fil des pages, ses grains de fiction, et c'est tout étonné, un peu sonné, que le lecteur pose le livre, un brin peiné, bien sûr, de s'être laissé mener avec tant de bonheur sur ces chemins de liberté que sont les vraies créations littéraires. Grand admirateur de Simenon et du Giono d'après-guerre, il tisse avec maestria des univers où la simplicité, claire dentelle aérienne, tente de dissimuler l'obscur des drames qui jalonnent nos existences.

À trente-sept ans, ce professeur de français, qui a choisi, après quelques années de lycée, d'enseigner à des enfants handicapés moteur, avance avec la légèreté de ceux qui toujours doutent. Un succès rapide mais plutôt tardif flatte l'ego du fils de prolos mais tempère les velléités de gloire de l'artiste. La simplicité dépasse ses mots et même si le cinéma lui fait quelques beaux appels du pied, il sait la nécessité d'avancer à son rythme. La pratique du sport de haut niveau, il possède quelques belles perf's de triathlète et l'humilité héritée de ses années où il faillit choisir le métier d'alpiniste professionnel, achève le portrait d'honnête homme. " J'ai besoin de cette solidité autour de moi. Ma femme, ma petite fille, mon métier, la maison, encore une fois, la ville, ses habitants. "

Fabrice Lanfranchi

Article paru dans l'édition du 20 janvier 2000

Et, enfin, le cinéma

Et C'est Yves Angelo, réalisateur notamment de COLONEL CHABERT en 1994 et VOLEUR DE VIE en 1998, qui prend le soin d'émerger les personnages du livre dans un contexte cinématographique bien particulier. La confiance de l'homme de lettres pour le cinéaste accompli semble déterminer la qualité du prochain film. Leur première collaboration pour l'écriture du scénario SUR LE BOUT DES DOIGTS avait été un premier succès. Un gage de bienveillance...

Le tournage du long-métrage LES AMES GRISES d'Yves Angelo est prévu à partir du 18 octobre en Lorraine, avec les acteurs Jean-pierre Marielle et Jacques Villeret. L'histoire se déroule en 1917 et base l'intérêt du film, à savoir une enquête, sur un fond de fresque sociale.

LE ROMAN DANS LA TRADITION LITTÉRAIRE
Jean Leblon (AF Seattle)

Introduction. Philippe Claudel s'inscrit pleinement à la fois dans la tradition du roman français moderne établie, après maintes hésitations, à la fin du XVIII^e siècle et dans le contexte du roman contemporain.

À ses débuts, le roman français s'efforçait de rendre une réalité distante dans le lieu et le temps par des subterfuges divers, notamment celui des cahiers ou correspondances retrouvés et soi-disant relatés tels quels par l'auteur qui se prétendait messager et non auteur.

Rousseau et le Romantisme ont assuré la présence de l'auteur dans le roman et le "je" est devenu crédible d'in vraisemblable qu'il avait été. Le "je" de Marcel Proust était même multiple et nous devons souvent nous rappeler que "Marcel" était le "je" dans certains chapitres mais ne l'était pas dans d'autres.

En ce qui concerne le "je" de Philippe Claudel qui ouvre le roman et le referme, il n'est pas question de douter de son identité. Cependant, elle n'est dévoilée que relativement tard et parcimonieusement comme celle d'un "policier" sans plus de précision. (voir chap. XI). Et surtout, ce n'est pas un roman du "moi", car le "je" est le véhicule et non le but du roman.

L'Atmosphère. Le gris de la Lorraine, des vallées de la Meuse et de la Meurthe, entache le fond des âmes et des cœurs des personnages. Que *Les Âmes grises* se passe pendant la guerre de 14-18 est, lui aussi, un aspect du roman français qui s'appuie sur des faits et des personnages historiques. De façon magistrale, Claudel place son roman dans l'atmosphère de la guerre, par des traits de plume percutants savamment dispersés dans le texte. Considérez, par exemple : "1917. Un temps de Sibérie." (p. 18) ; "Même les canons semblaient avoir gelé." (p. 19) ; " ... tout un pays était prêt à se jeter dans la gueule d'un autre." (p.48)

Bien entendu, l'horreur de la guerre n'est pas absente non plus : voir pp.156-157
Nous vivons certains des moments les plus affreux de la guerre et d'autres des plus révoltants. L'année 1917, entre toutes la plus dure, est marquée par les mutineries, les désertions et les exécutions que Claudel ne nous épargne pas, mais à V. une usine continue à tourner, à faire travailler un grand nombre d'hommes qui n'iront pas au front, et un petit bourgeois, Bassepin, se remplit les poches au marché noir ; il continue d'ailleurs à profiter de la guerre après l'armistice en vendant des souvenirs de mauvais goût (pp. 113-115). (Je pense à l'obus de Verdun).

Style. Claudel a un sens de l'observation hors du commun pour décrire des gens du commun. Lentement, par petites touches qui paraissent parfois insignifiantes, il dépeint derrière le sourire de façade, les drames qui jalonnent une existence. On est souvent pris au piège, non pas un piège sournois mais plutôt une lente montée dans les circonvolutions de l'âme humaine qui laisse le lecteur enchanté et ému de s'être laissé prendre. Il serait certes inutile et même mal avisé d'aller lire la fin avant de commencer la lecture, comme on le fait parfois avec des romans policiers tout simples.

L'écriture est simple d'apparence mais elle va au plus profond de l'âme et des lieux, des faits et des histoires, de l'Histoire, des drames publics et intimes. Dans ce contexte, il est bon de noter l'originalité et la force des comparaisons et des images : "Le bruit du canon [...] ponctuait nos existences comme une horloge macabre qui brassait de sa grande aiguille les corps blessés et les vies mortes." Parmi tant d'autres, cette image surprend et se fixe dans notre mémoire.

Le plaisir de lire *Les Âmes grises*. Puisqu'il s'agit essentiellement d'un roman policier qui, il faut le dire, contient également une histoire d'amour, dont les fils nombreux se coupent et se recoupent dans les temps et les lieux, on ne peut s'empêcher de penser à un maître du genre, Georges Simenon, dont Claudel se dit l'admirateur. Le roman compte 285 pages divisées en 27 courts chapitres, une division qui permettra une lecture collective au rythme désiré par chaque

groupe de lecteurs. Le développement des personnages et des différentes intrigues peut être suivi sans peine. Quant au vocabulaire de Claudel, il peut être une source très riche de discussion sur la langue, l'histoire et la culture. Au fil de ma lecture, j'ai pris note de certains mots et expressions auxquels je ne manquerai pas de porter l'attention des lecteurs. En voici quelques exemples : les cabriolets aux mains (14), son air de Caton (15), Belle de jour (16), capitainerie (18), demi-ronds de flan (20), un mannequin de chez Poiret (20), pampilles de cristal (20), chapeau Cronstadt (20), un pête-sec (20), chochote à galons (22), le désastre de Sedan (31), Crécy (32), la Guerlante (33), pas de Panama (34), à la Jaubert (35), rase-pet (38), soutache (38), macache bono (47), Déroulède (49), garance pétant (49), galuchat (50), rogatons (54), bamboche (57), marelles (66), des vesses (85), la sagaie (115), dreyfusard (118), la Bérésina (127), les culs-de-jatte (137), troquet (137), tantôt (143), comme un haut-fer (169), trimardeur (172), ganache (175), avitaillement (193), galurin (204), bille en tête (220), nourrain (221), un tas de sanie (246), feue Madame (273), tavelures (273), etc.

Sans compter le vocabulaire "familier" ou "grossier" :

"Il ressemblait à un nourrain auquel on aurait coincé les couilles entre deux briques."

"Je vous emmerde, que je lui réponds"

LE ROMAN DANS SON ENDROIT ET SON ÉPOQUE
H. Randolph Williams (AF Chicago)

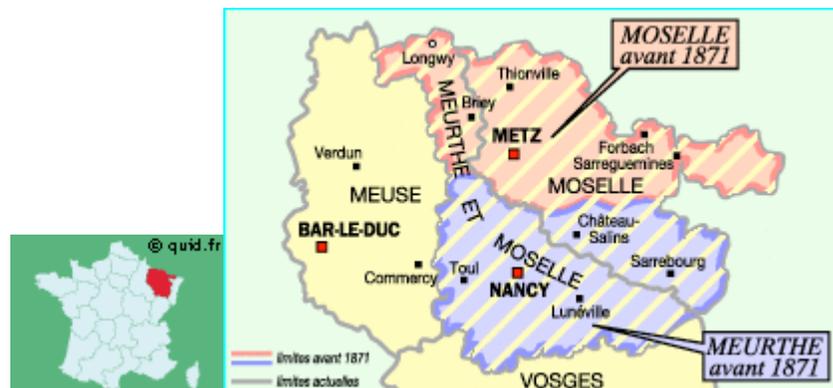
On a parlé dans ce guide de l'importance de la région de Lorraine et de l'histoire de la guerre dans le roman. Philippe Claudel lui-même a récemment exprimé cette idée :

Toute géographie est faite de songes et de cendres. Et particulièrement celle des lieux où nous avons vécu, et dans lesquels, malgré nous, se sont déposés de grands et petits morceaux de notre vie, comme des mues invisibles et tombées mais qu'un rien, une promenade, un retour, un coin de rue frappé obliquement par le soleil et qui devient alors autrement plus mystérieux que l'instant d'avant, suffit à rendre de nouveau plaines de chair, de sang vif et d'allure. (*Lire*, Septembre, 2004)

Mais, il est probable qu'un public américain ne saisera pas ce contexte important d'un roman français simplement parce qu'il ne connaît pas la géographie de la France (en dehors de Paris), ou son histoire. Un lecteur français comprendra ces choses qui l'aidera à la lecture sans qu'il s'en rende compte.

Alors, un peu de recherche peut enrichir le plaisir de la lecture pour votre groupe. Évidemment, il ne s'applique pas à chaque roman, mais *Les âmes grises* le mérite bien.

D'abord, il y a Lorraine:



Le climat de Lorraine est sombre et, de temps en temps, même dur. Un historien anglais l'a décrit comme ceci:

Even before the battle made it desolate, the countryside – said one historian and soldier who fought here – was already “harsh and melancholy.” Deep and often unexpected ravines mold the hills into a series of plateaus that seem to invite the wind and the rain during the bitter winters. The hills reach their highest point, a little over 400 meters, where they overlook the dreary plain of the Woëvre. (Ian Ousby, *The Road to Verdun*, p. 2)

Nous savons que l'Allemagne s'est emparée de la partie est (vue dans la carte ci-dessus) en 1870, et que France l'a reconquise en 1919. Ce roman prend place à l'ouest, probablement près de Verdun (la ville de V. dans le roman?). Alors, c'est facile de croire que la région était toujours française – mais au Moyen Âge, elle était germanique. En fait, les Habsburgs et les Bourbons on battus pendant les 16ème et 17ème siècles pour possession de cette région.

On peut se demander la raison du chapitre XIII dans lequel l'écrivain décrit la guerre personnelle entre le père du narrateur et Fantin Marcoire – origines perdues, sans but et amère.

Peut-être elle est une métaphore pour les conflits sans cesse entre les nations voisines qui se sont disputé cette région. Il reste peut-être à vos lecteurs de discerner, mais Ian Ousby a parlé d'une mentalité qui existait en 1916:

The search for answers [as to why the French and the Germans pursued the battle with such determination to such a bitter and inconclusive end] leads beyond military matters, at least as military historians have commonly understood them, and beyond the immediate confines of the battlefield. The soldiers who came to fight at Verdun brought, along with their weapons, a whole set of cultural assumptions – what the French themselves call a *mentalité*. In its most tangible aspects this *mentalité* had been shaped by the Franco-Prussian War of 1870-71, the first round in the modern Franco-German antagonism. The French themselves had been determined never to forget it or the conditions of peace it had created. (*Road to Verdun*, p. 23)

Enfin, il y a la Première Guerre Mondiale. On ne peut pas dire que ce roman (dans un sens, un roman policier) est un roman de guerre. Mais essayer d'imaginer ce roman sans la guerre tout autour – impossible. Le début de la guerre n'était pas l'entrée des Etats-Unis en 1917 comme pensent beaucoup d'Américains. En fait, elle dure déjà depuis trois années à l'entrée des Américains. La grande bataille de Verdun, dans laquelle 1,000,000 de soldats sont morts et beaucoup plus sont blessés, a duré cinq mois en 1916.

Elaine Harris suggère de faire un ordre chronologique des événements du roman. On peut aussi les mettre à côté des événements de la guerre. Un peu comme ceci:

<i>Le roman</i>	<i>La guerre</i>
	28 juillet 1914, Archiduc Franz Ferdinand assassiné 3 août 1914, Allemagne envahi Belgique 4 août 1914, Grande-Bretagne déclare la guerre octobre-novembre 1914, Bataille d'Ypres
13 décembre 1914, arrivée de Lysia Verhareine 16 décembre 1914, installation de Lysia dans le parc du Château 14 avril 1915, diner de Lysia avec Destinât 4 juin 1915, rencontre du narrateur et Lysia en haut de la colline 17 juillet 1915, mort de Bastien Francoœur 4 août 1915, mort de Lysia	
15 juin 1916, dernière réquisitoire de Destinât	21 février 1916, Bataille de Verdun commence, l'intensité diminue en juin
	24 juin 1916, Bataille de la Somme commence 24 octobre 1916, libération de Douaumont 5 avril 1917, l'entrée des Etats-Unis en guerre
décembre 1917, Belle de jour assassiné, rencontre avec des déserteurs, mort de la femme et enfant du narrateur 13 juin 1918, rencontre du narrateur et Destinât	
	11 novembre 1918, l'Armistice

On peut voir que l'action de la guerre se déroule généralement dans un autre temps que l'action du roman. Mais, quand même, on comprends bien qu'une guerre existe tout autour. Les jeunes

hommes du village étaient sauvés de la conflagration par les besoins de l'usine. L'histoire de Lysia Verhareine s'entremêle avec les événements de la guerre.

Nous avons autres personnages qui présentent des liens entre le roman et la guerre. Il y a, par exemple, les déserteurs accusés d'avoir tué la petite fille. Claudel les décrit exactement comme les «poilus» venus de Verdun sont souvent décrit par des historiens:

On promène les deux mômes dans les rues. Avec deux pandores qui fanfaronnent. Les gens sortent pour les voir. Deux gusses, deux gendarmes. Deux loqueteux, hirsutes, l'uniforme en quenouille, les visages pas rasés, des yeux qui tournent dans tous les sens, le ventre creux, le pas faible, tenus d'une poigne ferme par deux gendarmes, des vrais, grands, forts et roses, les bottes cirées, le pantalon repassé, l'air des vainqueurs. (p. 180)

Il y a aussi la veuve, Mme. de Flers, qui consacre tout son temps à soigner les blessés:

Elle dormait dans une chambre de bonne, et passait ses heures, ses jours, ses nuits au chevet des mourants et des ressuscités. La guerre massacre, mutilé, souille, salit, éventre, sépare, broie, hache, tue, mais parfois, elle remet aussi certaines pendules à la bonne heure.

Je suggère qu'un lecteur de ce roman regarde le film de Jean Renoir – *La Grande Illusion* – qui donne un sens du temps du roman, et aussi la mentalité du temps. Je vous promets qu'une connaissance de Lorraine, son histoire et sa géographie, et de la Grande Guerre, augmentera pour vous le plaisir de la lecture de ce roman très riche.

LA DISCUSSION DU ROMAN AVEC
LE GROUPE DE LECTURE
Elaine Harris (AF Chicago)

1. Refaites l'**ordre chronologique** des événements en vous servant du grand nombre de dates précises dans le roman.
2. Parlez de l'importance du **temps** (weather) et du terrain de la région. Que signifie les nombreuses références à l'**eau**?
3. Quel est le rôle de **la Grande Guerre** dans le roman? (I:12; V:48-49; VII:70; XIV:138; XVI:160-)¹
4. **Le nom** d'un personnage reflète souvent un aspect de sa vie ou de son caractère. Prenez les noms de trois ou quatre personnages pour examiner cette idée.
5. "La mémoire est curieuse. Elle retient des choses qui ne valent pas trois sous" (IX:83).

Analyser **les petites touches** insignifiantes pour en faire ressortir l'aspect psychologique.

- a. les souliers de Lysia, les chaussures de Destinât (VII:67-68)
 - b. les oeufs mollets (II: 21-)
 - c. les gants du docteur Desharets (II:26)
 - d. la chanson de Matsiev (XII:116)
 - e. la carabine de Gachentard (IX:82&88; XXV:264; XXVII:284)
 - f. le carnet de maroquin rouge (VII:71; IX:87;XXIII:250; XXIV;XXV)
6. Dans le dernier chapitre (XXVII:270-), le narrateur/policier, en regardant des photos, est frappé par la ressemblance physique de **Belle**, de **Lysia** et de **Clélis**; il ajoute **Clémence** à cette liste. Discutez les ressemblances de leurs personnalités.

7. **L'amour** mène a la **haine** jusqu'au point de vouloir tuer. Faites une etudes des moments suivants:

- a. Lysia (IX:88 avec XXV:264-265)
 - b. le narrateur/policier (XVII:177; XXVII: 281)
 - c. Bourrache (XV:158)
 - d. Destinât (possibilité) (XXVI: 273-274)
8. Quelle est l'importance de l'**ordre et du désordre** dans les intérieurs suivants?
- a. la maison de Destinât (XX: 245 et 249 "...son ordre même...")
 - b. la maison de Joséphine (XIII:130-131)
 - d. l'appartement du "Contre" (VI: 61-)
 - e. la maison du père du narrateur (XIII: 121-123)

9. "**Les salauds, les saints, j'en ai jamais vu. Rien n'est ni tout noir, ni tout blanc, c'est le gris qui gagne.**" (XIV:136)

"Tu penses peut-être que moi aussi je suis un salaud, que je ne suis pas meilleur que les autres. Tu as raison." (XXVII:284)

¹ Note: Les chiffres romains dans les sujets d'études ci-dessous renvoient le lecteur aux chapitres dans le roman; les numéraux cardinaux se rapportent aux pages dans l'édition broché, ISBN 2-234-05603-9

Discutez les personnages suivants dans la lumière des citations ci-dessus.

a. **Destinat** (chapitres I; III; IV; VII; VIII; XI; XXI; XXIV; XXV; XXVI)

1. Faites un portrait de Destinat (son enfance, son attitude envers son travail comme Procureur, sa passion pour Clélis, Lysia et Belle (XXI:231-232.)

2. Quelles sont les indications au sujet de l'"Affaire" qui désigneraient Destinat assassin ou innocent?

b. **le narrateur/policier**

1. Il est obsédé depuis 20 ans par "l'Affaire". Parlez d'abord des raisons personnelles pour cette obsession.

2. Ensuite examinez les raisons pour lesquelles il écrit (I:II ; IX: 84 ;XVI:169-170 ; XXI: 223; XXVII:278-).

c. **le juge Mierck**

1. Trouvez-vous aucune indication qui indique du "gris" chez lui? (II et XVIII)

2. Discutez la citation suivante à propos de lui:

"...il y a quelque chose de plus fort que la haine, c'est les règles d'un monde" (XX,216)

d. **Matsiev**

Comparez le Matsiev du chapitre XVIII avec le dreyfusard du chapitre XIII:124) .

e. Faites une étude de trois ou quatre des **personnages secondaires**.

1. I. le maire (VI; VII; XVIII:188 et 191)

2. Bassepin (XII:113-)

3. Josephine (XII:128-; XV:149)

4. le père Lurant (XVI:162-169)

5. Mme de Fler(XIX:205)

6. Yann Le Floc (XVIII, XX:215-

216; XXVI:275-276)

7. Despieux (XVIII:193 -204)

8. le docteur Lucy (X:98; XVII:174; XXVII:282)

9. Adélaïde Siffert (XV:154-)

10. Martial Maire (VII:72; XI:101)

11. Mazerulles (XI:104-); XX:222